

Avant-propos

S'interroger sur les paradigmes en littérature ne va pas sans se demander ce que et comment elle devient, dans sa variabilité intrinsèque (générique, stylistique, médiatique, etc.) et dans ses extensions territoriales. Ce sont autant de traits qui font qu'elle ne se laisse plus mesurer aujourd'hui par des qualités essentielles telles que la « littérarité » ou bien la « langue littéraire » (Philippe et Piat 2009) – la qualité étant « l'écueil principal des sciences humaines » (Ginzburg 1980), mais plutôt dans ses accidents, ses inclinaisons, ses écologies (Guattari 1991 ; Schaeffer 2011 ; Zapf 2008 ; Beecroft 2015) qui ne cessent de la trahir, de la traduire, par où elle prend terre et se réinvente. Ses prérogatives (intransitivité, autonomie, utopie, etc.) relativisées (Gefen 2018), la littérature devient le tissu conjonctif immédiatement connecté au milieu, au réel, en même temps que la notion de réel elle-même s'évase, s'étend (Alloa et During 2018). Fluctuant au cours de l'histoire, ce champ que l'on reconnaît parfois de moins en moins comme « littérature » (c'est bien le paradoxe même dont relève le paradigme comme « fondation » et « défondation » (Baron et Bessière 2004), la littérature continue de résister à nos/ses crises (Todorov 2006 ; Maingeneau 2006 ; Citton 2008) déjoue nos stratégies de lisibilité (Barthes 1977 ; Morizot 2018), et ne cesse de déplacer la frontière du lisible/scriptible (Barthes 1970), offrant aux sciences un modèle autre – indicial, conjectural, sensible, heuristique, relationnel, abductif (Ginzburg 1980 ; Compagnon 2006 ; Peirce 1978) dans leur recherche de la vérité (Deleuze et Guattari 199 ; Stengers 2019 ; Morizot 2020). La littérature « habite » donc le monde sur ce mode interstitiel, moléculaire, modulateur, et l'habite peut-être mille fois mieux que nous l'habitons en ce qu'elle n'a cessé d'œuvrer pour le décloisonner, pour déterritorialiser ses *a priori*.

Or, « [c]e que fait la littérature dans la langue apparaît mieux » (Deleuze 1993). Ainsi, bien avant le « wokisme », avant le « balance ton quoi », avant le décolonialisme, avant les nouveaux militantismes qui tentent de renverser des ordres rigides et jamais tout à fait remis en question, la littérature avait-elle commencé à perdre ses essences : la « langue littéraire », et, notamment après 1968, deux types d'écritures conquièrent une dignité qu'elles n'avaient pas eue : l'écriture anthropologique et l'écriture documentaire. Une grande partie des ouvrages recensés par Pierre Schoentjes (2020), par Laurent Demanze (2019) et par Alexandre Gefen (2021) dans leurs livres respectifs peuvent être lus en tant que tentatives de mettre de l'ordre dans une production littéraire où les « faits » et les « fictions » (Citton 2010 ; Lavocat 2016) ne demandent plus d'être distingués du point de vue de la poétique de leur transcription.

Notre but était avant tout de discuter autour de l'émergence simultanée des dernières approches en théorie littéraire, qui « enregistre le tournant informationnel, cognitif et computationnel de la science contemporaine » (Gefen 2018) ainsi que le tournant écologique, « en passe de devenir une grille essentielle pour la critique littéraire » (Gefen 2021). Il s'agira de « dépister », de « flairer » les indices d'un

corpus inédit d'œuvres qui échappent à la cartographie d'une hiérarchie axiologique où le « canon » se construit par exclusion. Aussi l'enjeu était-il de décloisonner cette histoire pour mieux comprendre le présent et l'avenir du « littéraire » et de ses « études », en vue aussi d'en faire une pratique dans l'enseignement supérieur.

Tout le monde ne saura pas se contenter des dernières évolutions qui, désormais, semblent avoir marqué les études littéraires à une échelle planétaire – mais encore faut-il se rendre à l'évidence du dernier pas à faire pour transformer la littérature en une forme de vie (Macé 2016) : la suppression de l'illusion de la pérennité. Si le monde doit être rendu durable, il faut comprendre avant tout que durabilité et pérennité ne sont jamais synonymes, car toute métaphysique ne fait que cacher ses fondements matériels.

Timea GYIMESI & Alexandru MATEI